

Autoportrait Karoline Georges

POUR COMPRENDRE ce que je vous demande, il vous suffira d'observer cet autoportrait.

C'est ma mère, à vingt-sept ans, devant son miroir préféré. Je suis à côté d'elle, à genoux. Hors-cadre. Je n'ai jamais réussi à pénétrer la zone de prise de vue. Ma mère savait me repousser, d'un seul froncement de sourcils. Et quand j'insistais, elle pointait sur moi l'atomiseur de son parfum, jusqu'à ce que je recule en m'étouffant.

Ma mère se photographiait tous les jours. Ou presque.

Pour garder contact avec la réalité, m'expliquait-elle, tandis qu'elle contemplait ses œuvres, des heures durant.

Rien ne me comblait davantage que l'amour de ma mère pour son propre reflet.

Chaque matin, elle m'enseignait sa discipline :

Illuminer l'humeur d'un seul coup de pinceau!

Ombrer ce segment du nez afin de créer une chute de narine plus noble!

Ourler la lèvre inférieure, jusqu'à créer l'illusion d'un fruit parfaitement mûr!

Choisir la couleur de fard appropriée, en fonction de la température et de la luminosité du lieu à investir!

Toujours s'offrir au mieux de son potentiel esthétique!

Toujours!

Que j'ai entendu ma mère.

Que j'ai admiré sa beauté.

Toute mon enfance, j'ai joui de nos matinées de pure féminité dans sa chambre d'or. À m'enivrer du mélange d'effluves de ses innombrables cosmétiques. À contempler les célèbres sourires qui tapissaient le mur derrière son miroir. *Les divinités du Glamour*, répétait-elle, en buvant des cocktails roses ou blancs, en virevoltant sur la musique de Wagner. J'adorais Wagner. Sa musique me semblait aussi grandiose que la présence de ma mère. Et que j'aimais